

AVERTISSEMENT

Ce texte est protégé par les droits d'auteurs. En conséquence avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur, soit directement auprès de lui, soit auprès de la SACD qui gère ses droits (01.40.23.44.44) en demandant le service « demande d'autorisation » qui vous expliquera comment procéder.

VEUVE, MAIS PAS TROP...

Comédie en 3 actes de Hugues de Rosamel

PERSONNAGES

6F/4H

Tristan Vergeat

Luc

Judith

Madeleine

Clarisse Vergeat

Isabelle Vergeat

Valentin

La ministre (peut être « un ministre »)

Sergio

Sacha

Le fils

Bras droit de Paul Vergeat, ami de la famille

L'employée de maison

La femme de Tristan

Veuve de Paul Vergeat

La fille

Le majordome

Malfrat italien

Ami des Vergeat

PROLOGUE

Derrière le rideau on entend :

CLARISSE - Ah !...

Le rideau s'ouvre, Clarisse est dans les bras de Sacha, les autres personnages Luc, Isabelle, Judith, Valentin, Madeleine, sont dans les mêmes positions et les mêmes costumes que dans la toute dernière scène...

SACHA (*au public*) - Evidemment vous vous demandez ce qui a bien pu se passer ? Ou si vous ne vous le demandiez pas, maintenant vous vous le demandez. Vous avez en face de vous la scène finale de « Veuve, mais pas trop... » Visiblement elle a fait des dégâts ! Pourquoi ? Comment ? Seule la magie du théâtre va vous permettre, sans bouger, de faire un retour vers le passé. En compagnie de personnages plus ou moins recommandables, (*Regardant Clarisse.*) et plus ou moins lourds !

CLARISSE (*sortant des bras de Sacha*) - Je te remercie, c'est élégant ! Je vais passer pour qui ? Je te signale que toi aussi, tu es un personnage.

SACHA - Certes, mais le seul qui doit parler.

CLARISSE - C'est toi qui le dis !

SACHA - Chut ! (*Clarisse ne bouge plus. Au public.*) Et n'allez pas croire que je sois de mèche avec l'auteur. D'ailleurs, ma part de monologue arrive à son terme, et la résolution de l'énigme va pouvoir se mettre en marche. (*Le rideau commence à tomber, pour se fermer devant Sacha à la fin de sa phrase.*) Vous allez pour la première fois, assister à une pièce qui commence par un « tomber de rideau... »

ACTE I

Le rideau s'ouvre sur le petit salon des Vergeat. Tristan, décroche un portrait représentant une femme et tente d'accrocher celui d'un homme. Il rate son coup, le cadre tombe.

TRISTAN - Et merde !

LUC (*arrivant*) - Un problème ?

TRISTAN - C'est papa... Il ne se laisse pas faire. Pas moyen de l'accrocher !

LUC - Il vient de décrocher, alors évidemment... (*Ramassant le cadre.*) Sacré Paul ! Je n'arrive pas à l'imaginer sous verre.

TRISTAN (*prenant le cadre des mains de Luc pour l'accrocher*) - Je le mets à la place de tante Cécile.

LUC - Au point où il en est.

TRISTAN - Vis à vis de la famille, c'est très important. Cette place, est celle du dernier défunt. Je vais être obligé de décaler tous les autres. Tu parles d'une corvée ! (*Etant parvenu à fixer le cadre.*) Ah ben voilà, il tient ! Pour une fois, j'aurai eu le dessus. (*Se reculant.*) Là au moins, on le verra plus que de son vivant. (*Désignant un tableau.*) Tu sais qui a peint cette croûte ?

LUC - Quelle croûte ?

TRISTAN - Au-dessus de papa. Il y tenait comme à la prune de ses yeux.

LUC (*cachant visiblement quelque chose*) - Aucune idée. Tu sais ton père, quand un tableau lui plaisait, que ce soit un Picasso ou d'un inconnu, il achetait.

TRISTAN - Il a un Picasso ?

LUC - Non... Enfin, pas à ma connaissance. Mais pour celui-ci, je ne sais pas, je l'ai toujours vu là. (*S'approchant tout près du tableau.*) La signature est illisible.

TRISTAN - Et ben voilà ! On a une croûte qui ne vaut pas un clou, d'un illustre inconnu, certainement achetée une fortune ! Parce que dans la famille, si c'est pas cher, on n'achète pas !

LUC (*voulant changer de conversation*) - Et la tante Cécile, tu vas la mettre où ?

TRISTAN - Dans le salon, à la place de l'oncle Anatole.

LUC - Et l'oncle Anatole ?

TRISTAN - Dans le billard, à la place d'oncle Yves, qui ira dans l'escalier à la place d'oncle Claude, qui ira sur le palier du premier à la place de tante Marthe, qui ira dans l'escalier du second à la place de l'oncle Ferdinand, qui ira sur le palier du second à la place de tante Jeanne.

LUC - Qui ira dans l'escalier du troisième...

TRISTAN - Non ! On ne met jamais de portraits de famille dans l'escalier qui mène au grenier. Ils passent, directement, du palier du second à la malle aux ancêtres.

LUC - Donc, si je calcule bien, dans sept morts Paul se fait la malle.

TRISTAN - Il a encore le temps. Quoique, on a eu une série, en l'espace de trois ans, oncle Ferdinand est passé du petit salon au palier du second !

LUC - Quelle ascension !

TRISTAN (*prenant tante Cécile sous le bras*) – Tout ce petit monde donne à la maison un côté mausolée très kitch. Ce n'est pas le tout, il faut que je décroche oncle Anatole pour y mettre sa femme. Il ne va pas aimer. (*Il quitte la scène par la gauche.*)

LUC (*seul*) - Il pourrait y avoir un cataclysme, ça ne le perturberait pas plus que ça.

JUDITH (*Luc ne l'a pas vue arriver*) - Monsieur ?

LUC - Oui...

JUDITH - Madame cherche monsieur Tristan, vous ne l'auriez pas vu ?

LUC - À l'instant ! Il est parti dans le salon régler une histoire de famille... (*Devant les larmes de Judith.*) Venez là, ma petite Judith... (*Elle va dans ses bras.*) C'est dur pour tout le monde.

JUDITH - Il était si gentil...

LUC - À qui le dites-vous. Il avait beau être mon patron, rien n'altérerait nos vingt ans d'amitié.

JUDITH - Jamais un mot plus haut que l'autre, jamais un reproche, que des remerciements. Un homme sans défaut.

LUC (*petit silence*) - Oui, alors là...

JUDITH - Je sais qu'il ne faut jamais faire d'un mort un saint, mais enfin tout de même, c'était quelqu'un de bien.

LUC - Vous avez raison. C'était un type bien.

TRISTAN (*arrivant avec un petit cadre dans la main. Il n'a pas vu Judith*) - Affaire réglée pour tante Cécile. Au tour d'oncle... (*Apercevant Luc et Judith.*) O pardon !

LUC - Je t'en prie. Un gros chagrin à consoler.

TRISTAN - Ah...

JUDITH - Votre mère vous cherche monsieur Tristan. Ça semble urgent. Elle est dans ses appartements.

TRISTAN – Ah ? (*Tendant la photo de l'oncle Anatole à Luc.*) Tu peux t'occuper de lui ?

LUC - Bien sûr... C'est l'oncle Anatole ?

TRISTAN - Oui.

LUC (*surpris par la taille du cadre*) - Il est tout petit !

TRISTAN - C'était un nain, chiant et avare ! Personne ne l'aimait, sauf papa. Papa il aimait tout le monde.

JUDITH - Et tout le monde l'aimait !...

TRISTAN - Mouais... Il va prendre la place d'oncle Yves qui est dans un cadre beaucoup plus grand. Ça va créer un déséquilibre. Il sera toujours un problème dans la famille, celui-là.

LUC – Mets le directement dans la malle.

TRISTAN - Certainement pas ! Il y a une tradition à respecter, et les traditions dans la famille, c'est sacré ! Un ancêtre, à la place d'un autre, et on frise l'incident diplomatique avec sa descendance ! Je m'occuperai d'oncle Yves plus tard. (*Il s'en va.*)

JUDITH (*partant d'un pas nonchalant*) - Je vais continuer mon ménage.

LUC (*seul, regardant le cadre, sans voir Madeleine arrivée*) Bon alors lui, c'est à la place de l'oncle Yves. Il est où déjà celui-là ?

MADELEINE - Dans le billard.

LUC - Merci Madeleine. Où vas-tu avec ton panier ?

MADELEINE - Cueillir des champignons.

LUC - Maintenant !

MADELEINE - En mémoire de joli papa. C'est lui qui m'a enseigné la mycologie.

LUC - La cueillette aux champignons, c'était sacré chez lui.

MADELEINE - Il revenait toujours avec les paniers les mieux garnis ! À tout à l'heure, Luc. Ah, l'oncle Yves se mettra à la place de l'oncle Claude. Mais faites-vous aider, son cadre est très grand.

LUC - Il devait avoir la cote !

MADELEINE - Il a fait construire le manoir.

LUC - Evidemment... (*Montrant le portrait d'Anatole.*) Et lui, il a fait quoi ?

MADELEINE - De mauvais placements. (*En partant.*) Dans ma belle-famille, ça ne pardonne pas.

LUC - Bonne cueillette.

MADELEINE – Merci. (*Elle quitte la scène.*)

LUC (*à lui-même*) - Heureusement que je ne suis pas de la famille ! Je n'aurais même pas eu le droit à un clou !

CLARISSE (*arrivant d'un pas alerte, un sac à la main*) – Ah, Luc ! Tu tombes bien, j'ai besoin de toi. (*Elle lui tend le sac, Luc s'en saisit.*) Je suis allé le chercher tout à l'heure.

LUC (*il regarde dans le sac*) - C'est Paul ?

CLARISSE - Ça fait bizarre.

LUC - Oui... Je l'aurais vu plus grande.

CLARISSE - Ils ont réuni ce qu'ils ont pu. Il doit y avoir un peu de la voiture. Quelle horreur ! Lui qui détestait la mécanique ! Finir avec une durite.

LUC - La fatalité...

CLARISSE (*remarquant qu'il tient le portrait de l'oncle Anatole*) - Qu'est-ce que tu fais avec oncle Anatole ?

LUC - Tristan m'a demandé de le mettre à la place de l'oncle Yves quand tu l'as appelé.

CLARISSE – L'oncle Anatole ! L'homme qui a failli ruiner la famille ! Un peu trop axé sur le mécénat, le tonton. Avec une fâcheuse tendance à confondre chiffre d'affaires et bénéfices... Comme a dit un membre du conseil d'administration : « Il est mort juste à temps ! »

LUC (*posant le portrait la table basse*) - Elle devait être sympa, son oraison funèbre !

CLARISSE - Elogieuse, comme toutes les oraisons funèbres. À propos, sais-tu qui va prononcer celle de Paul ?

LUC - Aucune idée.

CLARISSE - La ministre des finances !

LUC - Sur un C.V ça fait classe. (*Il se retourne vers le cadre de Paul, qui n'est pas droit.*) Tu dois bien rire !

CLARISSE (*surprise de voir le portrait, elle se lève pour s'en approcher*) - Je n'avais pas vu qu'il était là. Qui l'a accroché ?

LUC – Tristan.

CLARISSE - Ah ! Je ne connaissais pas cette photo de lui. Il ne peut pas rester dans un si petit cadre.

ISABELLE (*des coulisses*) - Maman ?

CLARISSE - Isabelle ! Elle n'a pas encore vu l'urne.

LUC – Vas-y, en douceur, alors.

CLARISSE - Même en douceur, elle va nous gratifier d'hurllements hystériques ! Tant pis, dans ces cas-là il faut être frontal. (*Sortant l'urne du sac et la posant sur la table.*) Je vais la mettre en évidence. (*À Luc.*) Mets-toi devant Paul, si elle voit son père au mur, on aura le droit à ses vocalises avant même de pouvoir lui parler.

LUC - Mon pauvre Paul, à la fois pendu et en cendres !

ISABELLE (*arrivant*) – Ah, maman ! Tristan m'a dit que tu avais quelque chose d'important à me dire ?

CLARISSE – Oui. Enfin non... (*Un peu hésitante et désignant l'urne.*) Plutôt à te montrer...

ISABELLE - Qu'est-ce que c'est ?

CLARISSE (*silence, ne voyant aucune réaction*) - L'urne de ton père.

ISABELLE - L'urne ? Qu'est-ce qu'il faisait avec ça ?

CLARISSE - Ma chérie, c'est... Le... Le récipient dans lequel on a mis ses cendres...

ISABELLE - Ah Bon... *(Elle regarde fixement l'urne. Luc et Clarisse se bouchent les oreilles. Isabelle tombe dans les pommes. Les deux la regardent surpris, puis...)*

CLARISSE - Ben voilà autre chose ! *(Près d'Isabelle.)* Isabelle ! *(À Luc sans le regarder.)* Viens m'aider à la relever. *(N'obtenant pas de réponse, elle regarde Luc.)* Tu v... *(Devant l'attitude figée de Luc.)* LUC ! Si t'y mets aussi, je vais avoir du mal.

LUC *(reprenant ses esprits)* - Oui, pardon, j'arrive.

ISABELLE - Qu'est-ce qu'il se passe ? *(Soutenue par Luc et Clarisse.)*

CLARISSE - Rien ma chérie...

ISABELLE *(apercevant le cadre de son père)* - PaPAAAAA !... *(Elle retombe dans les pommes. Par réflexe Clarisse s'est bouchée les oreilles, lâchant sa fille qui tombe dans les bras de Luc.)*

CLARISSE - Bien joué !

LUC - J'en fais quoi maintenant ?

CLARISSE - Il faut aller la coucher. Tu te sens capable de l'emmener dans sa chambre ?

LUC - Oui. Allez, au lit p'tite miss ! *(À ce moment Isabelle met ses bras autour du cou de Luc, ce qui surprend Clarisse.)*

CLARISSE - Si elle se réveille, dis-lui que j'irai la voir.

LUC *(quittant la scène)* - D'accord.

CLARISSE *(s'asseyant dans un fauteuil, elle est de trois quart, ce qui fait qu'elle donne l'impression de regarder le portrait de Paul. Elle se lève, redresse le tableau qui est au-dessus de Paul.)* Voilà, c'est mieux comme ça. Un Modigliani de travers ça ne va pas. *(Regardant Paul.)* Tu ne m'as jamais dit ce qu'il valait ? Je vais faire expertiser ton cher Modigliani. Il doit valoir une fortune ! *(Valentin arrive dans son dos.)*

VALENTIN - Colossale !

CLARISSE - Valentin ! Vous m'avez fait peur. Vous connaissez sa valeur ?

VALENTIN *(en remettant le portrait de Paul droit)* - Un Modigliani madame, ça n'a pas de prix.

CLARISSE - Mais encore ?

VALENTIN - Une valeur inestimable.

CLARISSE - Quand t'auras fini de jouer avec mes nerfs !

VALENTIN *(comme choqué)* - Madame !

CLARISSE - C'est bon Valentin, on est entre nous.

VALENTIN - Et si quelqu'un entre ?

CLARISSE - Combien ?

VALENTIN (*apercevant l'urne sur la table*) - C'est Paul ?

CLARISSE - Oui. Combien ?

VALENTIN (*fixant l'urne*) - C'est impressionnant de le voir là. (*Il sort son mouchoir, essuie l'urne.*)
Il n'y avait pas une autre couleur ?

CLARISSE – Elle n'est pas destinée à être exposée, elle ! Combien ?

TRISTAN (*arrive d'un pas alerte, à sa mère*) - Tu n'aurais pas vu Madeleine ?

CLARISSE – Non. Depuis quand cours-tu après ta femme ?

TRISTAN - Je ne cours pas après. Je la cherche pour éviter qu'on soit en retard à la cérémonie.

CLARISSE – C'est à quinze heures. Elle a le temps.

TRISTAN - Tu ne la connais pas ! Le temps qu'elle choisisse sa tenue, qu'elle épuise trois paquets de mouchoirs, et qu'elle refasse trois fois son maquillage. Elle sera juste dans les délais.

VALENTIN – Je l'ai croisée partant aux champignons.

TRISTAN - Aux champignons ! Mais ce n'est pas l'heure d'aller aux champignons !

VALENTIN - Il n'y a pas d'heure pour aller aux champignons.

TRISTAN - Encore un coup de papa ! C'est lui qui lui a filé le virus ! J'espère qu'elle n'est pas trop loin, je n'ai pas envie de m'égosiller !

VALENTIN - Elle ne vous répondra pas. (*Tristan s'arrête net, devant l'étonnement de celui-ci.*)
Quand on appelle quelqu'un qui est aux champignons, il ne répond jamais.

TRISTAN - Pourquoi ?

VALENTIN - S'il répond, l'autre sait d'où vient la réponse, et son coin est découvert. Et les coins de cueillette, ça se garde secret. Surtout quand il est plus prolifique que les autres. C'est le jeu.

CLARISSE - Souviens toi de ton père. Personne n'a jamais su où se trouvait ses petits coins.

TRISTAN (*avec un sourire*) - Au bout du couloir !

VALENTIN - Monsieur est forme !

TRISTAN - Je fais quoi maintenant ?

VALENTIN - Vous allez dans le champ en contrebas de l'étang, et au bout, en lisière du bois du père Michel, vous y trouverez votre femme.

TRISTAN (*silence, surpris, Clarisse aussi*) - Et comment ?

VALENTIN - Elle siffle en cueillant.

TRISTAN - Quelle gourde !

CLARISSE - Il n'y a qu'elle pour faire ça !

TRISTAN - J'y vais avant qu'elle trouve le moyen de s'empoisonner ! (*Il quitte la scène.*)

CLARISSE (*montrant du doigt le tableau*) - Combien ?

VALENTIN - Plusieurs millions.

CLARISSE - Ça !

VALENTIN - Oui, ça !

CLARISSE (*reprenant ses esprits*) - Il y a beaucoup de monde au courant ?

VALENTIN (*désignant l'urne*) – Lui, vous, moi.

CLARISSE – Où a-t-il trouvé les millions pour...

VALENTIN - ... C'est un cadeau de Modigliani à monsieur Anatole.

CLARISSE - Anatole ? (*Montrant le portrait.*) L'oncle Anatole ?

VALENTIN – Oui. Il lui avait rendu un service, alors pour le remercier... Monsieur Anatole était un passionné d'art, comme Paul. Ils se ressemblaient ces deux-là.

CLARISSE (*regardant le portrait*) - Ils auraient pu le mettre dans un plus grand cadre !

VALENTIN - A l'époque Modigliani ne valait rien ! Et puis il est mort. Mieux, il s'est suicidé et ça, pour la valeur marchande d'un peintre, c'est excellent ! Tout comme Van Gogh, il a gagné sa vie après sa mort.

CLARISSE (*regardant Anatole*) - Je vais lui trouver un plus grand cadre.

VALENTIN - Je vous le déconseille. Dans votre milieu, être un artiste c'est louche, alors aimer les artistes, c'est carrément suspect ! Tout le monde se poserait la question de savoir pourquoi vous l'avez mis dans un grand cadre, alors que sa gestion a failli couler l'entreprise.

CLARISSE – Ca se tient. Pourquoi Paul ne m'en n'avait jamais parlé ?

VALENTIN - Il avait quelques bonnes raisons...

CLARISSE (*silence*) - Et ces quelques bonnes raisons, cachent-elles d'autres choses, que je devrais savoir ?

VALENTIN - Pas à ma connaissance. (*Regardant l'urne.*) Il doit bien se marrer !

CLARISSE (*s'approchant de l'urne, et y collant son oreille*) - J'entends rien ! Il va moins se marrer quand il sera vendu !

VALENTIN (*ton sec*) - Vous n'en tirerez pas grand-chose.

CLARISSE - Quelques millions...

VALENTIN - Avec l'original. Pas avec sa copie. (*Il éclate de rire devant la surprise de Clarisse.*) C'est là qu'il doit bien se marrer. (*À son tour il met son oreille près de l'urne.*) Y'a pas de doute.

(*Perplexe, Clarisse se rapproche de l'urne, tend l'oreille, à ce moment Valentin éclate de rire.*) Ah ! Ah ! (*Surprise, Clarisse qui se redresse brutalement.*) Je t'ai bien eue !

CLARISSE (*contenant sa colère*) - Où est l'original ?

VALENTIN - Aucune idée.

CLARISSE (*menaçante*) - Je te conseille vivement de me dire la vérité !

VALENTIN (*pas impressionné*) - C'est la vérité !

CLARISSE - La vérité ou ta vérité ? (*Devant le sourire narquois de Valentin.*) Dégage, ou je fais un malheur !

VALENTIN - À propos de malheur, il y en a un qui pourrait bien vous revenir, façon boomerang ! (*Sortant un journal de sa poche.*) Lisez. C'est le journal de lundi, le jour de la mort de Paul. Je l'avais acheté pour connaître le tirage du loto, et puis dans les faits divers, surprise ! (*Arrogant.*) Ton beau passé, c'est fait la belle, ma belle !

CLARISSE (*presque nez à nez*) - Ne me tutoie pas ! Je ne supporte pas que tu me tutoies !

VALENTIN - C'est ça... (*Il quitte la scène par où il est entré.*)

CLARISSE (*se saisit nerveusement du journal, le parcourt, s'assoit sonnée*) - Mais qu'est-ce qu'il lui a pris ? (*Regardant l'urne.*) Crois-moi, tu es mieux là. Trois jours qu'il est en cavale ! (*Tenant de se rassurer.*) S'il avait voulu me retrouver, il serait déjà là. Non, il n'osera pas... Vingt ans derrière les barreaux, ça doit assombrir la mémoire. Il m'a m'oubliée. C'est ça, il m'a certainement oubliée... Pourquoi s'est-il évadé au bout de vingt ans ? Deux ans avant sa sortie !

LUC (*arrive débraillé*) - Voilà, elle se repose. Je lui ai dit que tu passerais la voir.

CLARISSE - Très bien... Tu l'as déclinée en combien de langues ?

LUC - Quoi donc ?

CLARISSE - La phrase qui consiste à dire : « Ta mère va passer te voir. »

LUC (*surpris par la question*) – En français.

CLARISSE – Tu m'aurais dit en latin, je ne t'aurais pas cru.

LUC – Pourquoi en latin ? Tu sais, moi et les langues mortes...

CLARISSE – En revanche, côté langues vivantes...

LUC – Pardon ?

CLARISSE – Ta chemise...

LUC (*le constatant Luc remet rapidement sa chemise dans son pantalon*) - C'est en la portant qu'elle...

CLARISSE - Tu as deux boutons défaits. (*Il les remet aussi vite.*) J'imagine qu'en la portant, ta... (*Elle désigne la braguette qui n'est pas ouverte.*) Tu vas t'enrhumer ! (*Luc est très gêné, il se retourne pour la remonter, au moment où arrive Madeleine.*)

MADELEINE - Vous avez un problème Luc ?

LUC - Non, non...

CLARISSE (*voyant le panier rempli de champignons*) - Belle cueillette !

LUC (*se retournant vers Clarisse*) - Elle n'était pas ouverte !

MADELEINE - Ah mais non Luc ! Ce n'est pas comme à la chasse. Il n'y a pas d'ouverture pour la cueillette aux champignons.

CLARISSE - Ben oui, Luc. Quoique, un permis de cueillette éviterait certainement des empoisonnements. (*À Madeleine.*) Ils sont comestibles ?

MADELEINE - Sans aucun doute ! C'est joli papa qui m'a enseigné la mycologie, alors...

CLARISSE - Dans ce cas on peut les manger les yeux fermés.

MADELEINE - Si le temps se maintient comme ça, nous avons de belles cueillettes devant nous.

CLARISSE – Certainement. Valentin ?

MADELEINE - Je peux voir le journal ?

CLARISSE - C'est celui de lundi.

MADELEINE - C'est parfait, celui du lundi donne la météo de la semaine. (*Elle le prend.*)

VALENTIN (*arrivant*) - Madame ?

CLARISSE - Soyez gentil Valentin, débarrassez Madeleine de son panier.

VALENTIN - Bien Madame. Oh ! La cueillette fut bonne !

MADELEINE - Miraculeuse ! (*A Valentin qui prend son panier, et se dirige vers la cuisine.*) Merci Valentin. Alors, que dit la météo ?

VALENTIN - Que ça va péter !

MADELEINE - Vous croyez ? Le temps n'est pas à l'orage.

VALENTIN (*regardant Clarisse*) - Ça dépend pour qui...

MADELEINE – Remarquez, une bonne pluie d'orage, suivie d'une belle éclaircie rien de tel pour les champignons ! En plus, la lune est bonne ces jours-ci. J'ai découvert un nouvel endroit. Je suis certaine que c'était celui de joli papa.

VALENTIN - Vous n'étiez pas dans le... Enfin dans votre coin ?

MADELEINE - Non, j'ai changé. Et j'ai bien fait. (*Elle lit le journal.*)

CLARISSE (*s'approchant de Valentin*) - C'est vrai que ça va peut-être péter !

LUC - Tiens, voilà Tristan.

VALENTIN (*mal à l'aise*) - Je vais ranger les champignons. (*Il quitte la scène.*)

MADELEINE - Ah ! (*Elle tombe dans les pommes, Luc intervient à temps pour la récupérer.*)

CLARISSE - C'est une manie ! Qu'est-ce qu'elles ont toutes à tomber dans tes bras ?

LUC - Je ne savais pas que la météo faisait cet effet !

CLARISSE - Elle annonce peut-être un coup de foudre !

TRISTAN - Je n'ai pas trouvé Madeleine ! Valentin m'a dit n'importe quoi ! Il perd la boule, le vieux !

CLARISSE - Elle est dans les bras de Luc.

TRISTAN - Pardon ?

LUC - Elle lisait la météo, et pof ! Elle a perdu connaissance !

TRISTAN - Vu son niveau de culture générale, elle n'a pas dû perdre grand-chose. (*Observant Luc tenir Madeleine.*)

LUC (*en s'approchant de Tristan en tirant Madeleine*) - Tu ne veux pas la porter dans votre chambre ?

TRISTAN - T'es malade ! C'est un coup à me choper un tour de reins. (*Luc la pose de façon à ce que son dos soit en appui sur ses jambes, si bien qu'il n'ose pas bouger.*)

CLARISSE - Je vous laisse. Je vais voir Isabelle. (*Elle quitte la scène.*)

TRISTAN (*lui tapotant les joues*) - On va la réveiller sur place, c'est moins risqué. Hep ! Madeleine ! (*Petit silence.*) Madeleine ?... Elle ne fait pas semblant. On va la poser sur le canapé. (*Il prend Madeleine aux chevilles.*) T'es prêt ?

LUC - Oui.

TRISTAN (*ils soulèvent Madeleine*) - Quand je te disais qu'elle faisait son poids. Le mariage lui a profité.

LUC - Je peux te poser une question ?

TRISTAN - Je t'en prie.

LUC - Pourquoi t'as épousé Madeleine ?

TRISTAN (*les deux lâchent Madeleine sur le canapé*) - Pourquoi ? Ben... Parce que j'en étais amoureux.

LUC - Tu as été amoureux de Madeleine !

TRISTAN - Etonnant, non ?

LUC - Tu m'épates !

TRISTAN - C'est une des vertus de l'amour ! L'amour épate. L'amour enchante... Puis désenchante. Le problème, c'est que le sentiment amoureux éblouit. On ne voit pas tout. Enfin, on voit, mais sans tout regarder. C'est l'avenir qui se charge de tout éclairer. Et puis on s'est

marié à l'église. Et le mariage à l'église, c'est comme le travail au noir, si il y a vice de forme, c'est pour ta pomme.

LUC - Le fruit de la tentation !

TRISTAN - Vade retro Satanas ! L'adultère c'est pêché mortel ! Tout est prévu. Au moindre faux-pas, y'a sanction ! Tu t'engages l'amour verrouillé au cœur, avec une épée de Damoclès au-dessus de ta tête, qui au moindre écart te la coupe ! Tu as beau avoir pesé le pour, le contre, une fois que t'es passé en caisse, même avec le ticket en main, t'as pas moyen de te faire rembourser ! Résultat des courses, pour éviter l'enfer aux Cieux, tu le vis sur terre !

LUC – Dans ce cas-là, pourquoi ne pas divorcer ?

TRISTAN - « *L'Homme ne peut séparer ce que Dieu a uni* », mon fils ! Dans notre milieu, on ne divorce pas, on sauve les apparences.

MADELEINE - Qu'est-ce qui s'est passé ?

TRISTAN - Rien de grave, tu as eu une petite perte de connaissance en lisant la météo. (*Se saisissant du journal et l'ouvrant.*) Enfin la météo. Tu étais à la page des faits divers, et du loto. (*Madeleine s'évanouit. Tristan est surpris.*) Qu'est-ce que j'ai dit ?

LUC - Je ne sais pas.

TRISTAN - J'espère qu'elle tiendra le coup pendant la cérémonie. (*Réveillant Madeleine, fort peu tendrement.*) Madeleine ! Madeleine ! Elle est bien dans les vapes. Apparemment, il y a un mot qui lui a fait tourner de l'œil. Il faut que je sache lequel, ça peut servir. J'hésite entre météo, faits divers et loto. Bon Madeleine, le thé est servi ! (*A Luc.*) Elle adore le thé.

MADELEINE - Où ça le thé ?

TRISTAN (*à Luc*) - Je sais au moins celui qui la réveille. C'est une belle journée aujourd'hui, la (*avec insistance.*) météo, ne c'était pas trompée ! (*Observant Madeleine.*)

MADELEINE- Une journée comme les aimait joli papa.

LUC - La météo se trompe souvent... C'est rare que les prévisions se confirment... C'est un peu comme (*Avec insistance.*) au loto ! (*Madeleine s'évanouit.*)

TRISTAN - Yes ! Je retiens la formule magique. Loto, elle plonge. Thé, elle émerge.

MADELEINE - Où ça le thé ?

TRISTAN - Dans nos appartements. Allez, viens...

MADELEINE- À tout à l'heure Luc.

LUC - À tout à l'heure. (*Il les regarde partir, dès qu'ils ont quitté la scène.*) LOTO !

TRISTAN (*des coulisses*) - Ah non, t'es salaud ! THE !... C'est ça, dans nos appartements.

CLARISSE (*revenant de la chambre d'Isabelle*) - Elle a repris ses esprits.

LUC - Madeleine aussi.

CLARISSE - Pauvre Madeleine, elle me fait pitié. Entre nous, je n'ai jamais compris comment Tristan a pu succomber.

LUC - Il en était amoureux.

CLARISSE (*pensive*) - Etait... (À Luc.) Et toi ? Tu n'es jamais tombé amoureux ?

LUC - Bien sûr, mais sans jamais m'écraser ! J'en ai trop vu ne jamais se relever. Moi, je ne crois qu'en l'amour absolu !

CLARISSE - L'amour absolu ! Luc, tu es un romantique doublé d'un utopiste !

LUC - Mais l'amour est une utopie ! On ne sait pas qui on va aimer. On ne sait pas combien de temps. On ne sait pas quand, ni pourquoi, ni comment. De l'amour on ne sait rien, on suppose tout !

CLARISSE - Comme quoi, il est préférable de faire un bon mariage de raison, plutôt qu'un mauvais mariage de cœur ! Il vaut mieux raison gardée, qu'amour perdu.

LUC - À propos de raison gardée, je sais le sujet délicat, mais il est préférable que tu sois au courant, avant de recevoir les condoléances des membres du conseil d'administration. La mort prématurée de Paul, nous met dans une « mouise » terrible, vis à vis de l'actionnaire qui ne jurait que par lui. Et vu les circonstances, il pourrait être tenté de revoir l'orientation de ses investissements.

CLARISSE (*silence*) - Pas aujourd'hui !

LUC - Non... Demain. Tu sais, ces gens-là ont un cœur, parce qu'il faut respirer. Ils ne carburent qu'à la rentabilité. Sans profit, point de salut ! Ils appréciaient Paul, pour son excellente gestion et ses relations politiques.

CLARISSE - Je ne vois pas où est le problème ? Le conseil d'administration n'a qu'à nommer Tristan à la tête de l'entreprise. Après tout c'est le fils, la nouvelle génération, celui qui doit reprendre le flambeau, comme ses aïeux.

LUC - Clarisse, nous ne sommes plus dans un régime de monarchie industrielle ! Si un des membres de la tribu Vergeat a toujours tenu les rênes de la boutique, c'est qu'ils en avaient les compétences... Et sans vouloir affecter l'ambition que tu as pour ton fils, le poste qu'occupe Tristan, est un poste créé pour lui, qui ne requiert aucune compétence, qui n'exige aucun niveau en quoi que ce soit. C'est un poste sans aucune responsabilité, qui ne sert à rien, et qui coûte cher ! Très cher !

CLARISSE - Avec un tel emploi, comment veux-tu montrer tes compétences ?

LUC - Je te rappelle qu'après ses dix licenciements secs en cinq ans, c'est toi qui as exigé qu'il soit placé dans la société ! Je ne sais pas comment tu as pu convaincre Paul. Mais cette fois-ci, (*Désignant l'urne.*) il ne va pas pouvoir faire grand-chose.

CLARISSE - Personne ne laissera tomber le premier employeur de la Région !

LUC - Il vaut mieux prévenir que guérir, et dans une circonstance comme celle-ci, je pense que tu as un rôle à jouer.

CLARISSE - Un rôle ?

LUC - Parfaitement ! Quelque chose me dit que le conseil d'administration verrait, d'un très bon œil, ton intérêt pour la pérennité de l'entreprise.

CLARISSE – Toi, tu as été missionné.

LUC - Oui et non... Enfin oui.

CLARISSE - Qu'attendez-vous de moi ?

LUC - C'est assez simple. Les obsèques d'un homme de la stature de Paul, gardent un aspect « mondain business ». Donc, si malgré ton terrible chagrin, tu faisais part au ministre des finances, et à quelques membres éminents du conseil régional, des craintes que tu as pour l'avenir de la société pour laquelle Paul s'est tant donné et...

CLARISSE (*feignant l'émotion*) - Maintenant qu'il n'est plus là, je ne voudrais pas, qu'il meure une seconde fois. J'aimerais tellement le savoir en paix...

LUC – Ainsi l'Etat et la Région seraient probablement plus enclins à faire pression sur l'actionnaire.

CLARISSE - En échange ?

LUC - Pardon ?

CLARISSE - Tu as très bien compris ! Je veux bien rendre service eu égard à mon statut de veuve, mais pas trop, ça doit être donnant, donnant !

LUC - Tristan reste en place.

CLARISSE - Il y est déjà.

LUC - Sans Paul, il va sauter !

CLARISSE - Je veux qu'il entre au conseil d'administration !

LUC - Tu n'y penses pas !

CLARISSE - Je ne pense qu'à ça ! Je suis convaincue que Tristan en a les compétences.

LUC (*à lui-même*) - Il les cache bien.

CLARISSE - Tu dis ?

LUC - Que je dois en référer à qui de droit.

CLARISSE - Et bien va référer ! Mais dépêche-toi, « la garden deuil business party » commence à quinze heures. (*Court silence, elle regarde Luc.*) Tu es encore là ?

LUC - Non, non ! (*Il quitte la scène rapidement.*)

CLARISSE (*seule... Silence, parlant à l'urne*) - Je sais, tu n'as pas apprécié. Mais c'est ton fils ! Tu ne m'en voudras pas de vouloir le placer au conseil d'administration ! Même si c'est sous pilotage maternel... (*Regardant le Modigliani.*) Maintenant, il faut que j'en sache plus à ton sujet !
VALENTIN !

VALENTIN (*arrivant précipitamment*) - Un problème ma...

CLARISSE - Un gros ! Où se trouve l'original ? Et pas d'entourloupe !

VALENTIN - Tu ne m'impressionnes pas !

CLARISSE - Ne me tutoie pas ! (*En parlant, elle s'approche de Valentin qui recule jusqu'à la table où est posée l'urne.*) Je ne cherche pas à t'impressionner ! Je te conseille simplement, de me dire ce que tu sais avant qu'il ne t'arrive des problèmes !

VALENTIN (*insistant sur le « tu »*) - Tu n'es vraiment qu'une moins que rien ! Tu peux me menacer. Tu ne me fais pas peur !

CLARISSE - Ouah ! (*Surpris Valentin fait un faux mouvement qui fait tomber l'urne et les cendres se répandent par terre.*) PAUL !

VALENTIN - Oh merde ! Paul ! Qu'est-ce qu'on fait ? (*Prenant l'urne.*) On ne peut pas le laisser comme ça !

CLARISSE – Il ne pourra pas descendre plus bas.

VALENTIN (*hébété, regardant dans l'urne*) – Elle est sans cendre...

CLARISSE – Mais si il en reste !

VALENTIN – J'espère que c'est la tête !

CLARISSE – Certainement, c'était pas le genre à la perdre. Va chercher l'aspirateur !

VALENTIN - Pas l'aspirateur ! Je vais chercher une balayette ! (*Quittant la scène.*)

CLARISSE - Attention au courant d'air ! (*Valentin ouvre et ferme la porte avec précaution. Clarisse remet l'urne, regarde les cendres.*) Avec la balayette on va encore en perdre. (*Elle prend dans le tiroir de la commode une cuillère.*) Voilà, ça devrait faire l'affaire. (*Elle prend l'urne et commence à ramasser les cendres avec la cuillère puis en versant une cuillère, elle s'arrête subitement.*) Ah zut ! Je ne l'avais pas vue ! (*Cherchant à récupérer quelque chose dans l'urne.*) Tant pis, tu auras le droit à une cacahuète.

VALENTIN (*arrive avec la balayette, étonné devant la scène*) - Qu'est-ce que tu fais ?

CLARISSE - Je ramasse Paul à la petite cuillère. J'en perdrai moins...

VALENTIN - C'est pas idiot.

CLARISSE - Qu'est-ce que tu crois ? Ne reste pas là ! Va terminer de préparer le buffet, je veux que tout soit au cordeau !

VALENTIN - Très bien. (*Il quitte la scène.*)

CLARISSE (*se relève, prend l'urne visiblement elle a mal au dos*) - Tu n'étais pas facile à mettre au pas, mais à ramasser, c'est sportif ! (*Posant l'urne sur la table.*) Avec une petite pelle, ça ira plus vite. (*Elle quitte la scène.*)

JUDITH (*arrive avec un aspirateur*) - Plus que cette pièce et c'est terminé. (*Elle le branche, le passe, arrive aux pieds de la table, arrive Clarisse une pelle à la main.*)

CLARISSE - NON ! ! ! ! (*Judith n'entend pas. Clarisse débranche l'aspirateur.*)

JUDITH - Ah ! C'est pas vrai ! Va falloir que je dise à Madame de le...

CLARISSE - Judith ?

JUDITH (*surprise*) - Ah !

CLARISSE - Je ne voulais pas vous faire peur !

JUDITH - Y'a pas de mal. Je crois que l'aspirateur est mort.

CLARISSE - Non Judith, c'est moi qui l'ai débranché.

JUDITH - Ah bon ? Il ne fallait pas que je le passe ici ?

CLARISSE (*embarrassée*) - Si... Enfin... Vous avez terminé ?

JUDITH - À l'instant. J'ai fait une bêtise ?

CLARISSE - Du tout, du tout...

JUDITH (*apercevant l'urne*) - C'est Monsieur ?

CLARISSE - C'était... Enfin oui, c'est monsieur... (*Impressionnée Judith reste figée à fixer l'urne. Dans un premier temps Clarisse n'ose pas dire quoi que ce soit, puis après un court silence.*) Judith ?

JUDITH - Il en manque.

CLARISSE - De quoi ?

JUDITH - Y'a pas tout monsieur ?

CLARISSE - Il y a eu un problème technique. L'autre partie est dans un sac.

JUDITH - Ah... Laquelle ?

CLARISSE - Laquelle ?

JUDITH - De partie. Monsieur à la tête dans le sac ou dans l'urne ?

CLARISSE (*sentant que Judith a besoin d'une réponse*) - Dans l'urne.

JUDITH - Ah... (*Reprenant l'aspirateur.*) Bon, ben je vais continuer mon ménage.

CLARISSE - C'est ça. (*Judith quitte la scène, visiblement choquée.*) Terminer dans un aspirateur ! Je suis sûre que tu aspirais à une autre fin...

RIDEAU

ACTE II

Rideau s'ouvre. Il n'y a personne. Arrive Clarisse, elle fait signe aux invités qu'elle va revenir.

CLARISSE - C'est tuant d'être veuve ! Tu peux être fier de moi Paul. Politiques, hommes d'affaires, l'actionnaire, tous ont été touchés par l'intérêt que je porte à « ton entreprise ».

Mission accomplie. La ministre des finances a été parfaite. Un éloge, comme ça ! Et tu as vu ce que j'ai vu ? Un truc incroyable ! Madeleine parlant à Luc, puis à toutes les personnalités influentes comme si elle les connaissait depuis toujours ! Elle avait quelque chose de ton aisance. Tous semblaient ravis de lui parler. Je vais demander des explications à Luc. En revanche Tristan... Egal à lui-même. Effacé, abonné au buffet. Je vais le recadrer. Il ne faudrait pas qu'il fasse capoter mon affaire. *(Tristan arrive.)*

TRISTAN - Ah te voilà ! J'en peux plus moi ! Etre le fils du mort, c'est tuant. Obligé de faire des salamalecs à tour de bras ! Une poignée de main par-ci, un regard de compassion par-là. Et toujours le même refrain : « votre cher papa était ceci, était tellement cela. » Et pour moi, rien ! Tout pour papa ! Même mort il continue à ramasser la mise !

CLARISSE – Tristan !

TRISTAN – Pardon, maman...

CLARISSE – Dans le fond, je te comprends. Mais si les gens sont ainsi avec toi, c'est qu'à leurs yeux, tu es transparent. Ils te voient sans te regarder. Il est important que tu te montres.

TRISTAN - Je me suis montré ! J'ai passé mon temps près du buffet, à parler rugby avec Bernard. Il y a même le ministre de l'éducation qui s'est mêlé à notre discussion. Il est pénible.

CLARISSE - Tu lui as parlé ?

TRISTAN - Ben non ! Comme tous les politiques, il faisait les questions et les réponses ! Bernard a fait le gars intéressé. C'était très bien comme ça.

CLARISSE - Tu as perdu une bonne occasion de te mettre en avant ! Dans des circonstances comme celles-ci, les personnalités présentes doivent voir en toi la relève.

TRISTAN - La relève !

CLARISSE - Avant, ils ne juraient que par ton père.

TRISTAN - Qui a tout fait pour me laisser dans l'ombre.

CLARISSE - Allume la lumière ! *(Tristan se dirige vers une lampe pour l'allumer.)* Tristan ! La lumière, c'est de toi.

TRISTAN - Ah ! Ah, d'accord. Non, parce que... D'accord...

CLARISSE - Tu as vu Madeleine ?

TRISTAN – Oui.

CLARISSE - Tu n'as rien remarqué ?

TRISTAN - Non... Ah si ! Elle n'a pas perdu connaissance !

CLARISSE - Mais visiblement elle s'en est faites.

TRISTAN - Maintenant que tu me le dis...

CLARISSE - Si Madeleine a su attirer l'attention, tu dois y parvenir. Ce ne sont pas ses connaissances en mycologie qui les ont intéressés !

TRISTAN - On ne sait jamais. (*Devant la tête de sa mère.*) Non, je déconne !

CLARISSE - L'heure n'est plus à la « déconne » Tristan ! La disparition prématurée de ton père, t'oblige à t'investir dans les intérêts familiaux. Tu dois en être conscient. Je t'ai balisé le terrain auprès des membres du conseil d'administration, en leur expliquant que le poste que tu occupes, était pour ton père, l'occasion de te former aux affaires.

TRISTAN - Mais enfin maman, tu sais bien que mon poste...

CLARISSE - Est un poste d'observation et de formation ? Non, ils ne le savaient pas.

TRISTAN - Moi non plus. Ils t'ont crue ?

CLARISSE - Certains membres du conseil, te regardent déjà d'un autre œil. C'est à toi de jouer maintenant.

TRISTAN - Mais qu'est-ce que je vais leur dire ?

CLARISSE – Rien.

TRISTAN - Rien ?

CLARISSE - Si tu vas les voir, alors que tu ne leur as jamais adressé la parole, ils vont être sur la défensive. Tu vas contourner le problème en appliquant la devise de ton père : « ne jamais montrer aux gens que tu as besoin d'eux, mais leur prouver que tu es indispensable. »

TRISTAN - C'était ça devise ? J'aurais parié pour, « marche ou crève ! »

CLARISSE - Ça dépendait des circonstances.

TRISTAN - Je ne devais pas être une bonne circonstance.

CLARISSE - Une excellente ! (*Silence.*) Si ton père était dur, c'est qu'il ne voulait pas que l'on remarque, l'ambition qu'il avait pour toi !

TRISTAN (*silence*) - C'est vrai ?

CLARISSE - Je dois t'avouer que ça n'a pas toujours été facile pour lui.

TRISTAN - Alors là je suis sur le cul !

CLARISSE – N'y reste pas ! Il va falloir te bouger. La première chose à faire, c'est de les séduire, à distance.

TRISTAN - À distance ?

CLARISSE - Séduire, c'est avant tout attirer l'attention. Et pour ce faire, tu vas d'abord aller voir les politiques.

TRISTAN - Pourquoi les politiques ?

CLARISSE - C'est le pouvoir ! D'une loi à un permis de construire, c'est eux qui décident. Et quand ils ne décident pas, ils influencent. Si l'actionnaire, les membres du conseil te voient

converser avec eux, un, tu vas les intriguer. Deux, ils vont t'observer. Du coup, ils te regarderont au lieu de t'apercevoir, et ils t'écouteront au lieu de t'entendre.

TRISTAN - Et je leur dit quoi, aux politiques ?

CLARISSE – Rien.

TRISTAN - Rien ! En fait je passe mon temps à ne rien dire.

CLARISSE - Tu vas passer ton temps à t'intéresser à eux ! Ils adorent ça. Tu vas aller revoir...

TRISTAN - Le ministre de l'Education !

CLARISSE - Non ! Pas assez ambitieux et il a dû remarquer que tu ne faisais pas attention à ses propos. Tu vas aller voir la ministre des finances et tu vas lui demander ce qu'il en est de son projet de loi.

TRISTAN - Elle a un projet loi ?

CLARISSE - Je n'en sais rien. Mais tous les ministres ont un projet de loi sous le coude, ou le projet d'en avoir un.

TRISTAN - C'est vrai ce que tu dis, le ministre de l'Education a parlé de son projet à Bernard.

CLARISSE - Tu vois. Une fois la discussion enclenchée, c'est parti ! Tu assaisones la conversation de : « pourquoi ? », « Ah ! Très intéressant... » Etc. Etc. Il te pose une question ? Tu la lui retournes. Et hop ! C'est reparti. Entre deux sujets, tu lâches un mot sur la pérennité de l'entreprise ou sur ton père... (*Devant la moue dubitative de Tristan.*) Ce qu'il faut, à un moment ou un autre, c'est qu'elle soit convaincue que tu lui fasses une confiance.

TRISTAN - Pourquoi une confiance ?

CLARISSE - Parce que les politiques veulent tout anticiper, tout maîtriser, tout connaître ! Ils ne supportent pas l'idée d'être exclus d'un projet, ou d'un complot. Dans ce milieu, tous les coups sont permis ! Alors pour eux, avoir un coup d'avance sur le petit copain, ça n'a pas de prix !

TRISTAN - Tu m'impressionnes maman !

CLARISSE - C'est à toi de m'impressionner surtout. Si tu appliques ce que je viens de te dire, beaucoup de choses vont changer, pour toi comme... (*Elle s'arrête subitement devant l'arrivée, à reculons de la ministre, comme quelqu'un qui file à l'anglaise. Clarisse et Tristan l'observent. Elle se retourne.*)

LA MINISTRE (*surprise*) - Ah ! Je cherche à échapper un peu à la foule.

CLARISSE - Mais je vous en prie Chantal. Vous êtes ici chez vous.

LA MINISTRE - Vous êtes trop aimable, Clarisse. Avec les élections qui se profilent, ils me demandent tous si je vais prolonger la baisse de l'impôt sur le revenu.

TRISTAN - Ah ! Très intéressant...

LA MINISTRE (*surprise, Clarisse aussi*) - Je vous demande pardon ?

TRISTAN (*se rattrapant*) - Je ne suis pas étonné que cela intéresse beaucoup de monde. Mais il est vrai que ce n'est ni le lieu ni l'endroit... enfin ni l'heure ni l'endroit.

LA MINISTRE - Tout à fait. Ils ont une ministre sous la main, alors évidemment, ils en profitent.

TRISTAN – Il y a aussi celui de ... (*Pour le faire taire, afin de ne pas heurter l'égo de la ministre, Clarisse coupe la parole de Tristan en parlant fort.*)

CLARISSE - Et pas la moins compétente !

LE MINISTRE - Oh ! Chère Clarisse...

CLARISSE - Tout le monde s'accorde à le dire. (*Passant devant Tristan, entre haut et bas.*) Ne jamais oublier de flatter ! À toi de jouer !

LA MINISTRE - Je suis très flattée.

TRISTAN (*pris de court*) - C'est ce que je me disais...

LA MINISTRE - Vous dites ?

TRISTAN - Euh... Que... Que l'éloge que vous avez prononcé sur papa était à la hauteur de votre réputation. (*Soulagement de Clarisse.*) Il m'a beaucoup touché.

CLARISSE - Tristan a raison, c'était très poignant.

LA MINISTRE - Paul était un véritable ami. C'est venu du fond cœur. (*À Tristan.*) Je regrette qu'il ne m'ait pas plus souvent parlé de vous.

CLARISSE - Il formait Tristan à l'abri du microcosme économique. Paul attendait le moment opportun pour le lancer dans le grand bain. C'était d'ailleurs imminent.

LA MINISTRE - Je le reconnais bien là. Travailler avec un père comme lui, ce n'était pas trop dur ?

TRISTAN - Il ne me faisait pas de cadeau, mais je savais que c'était pour mon bien. J'imagine que vos débuts en politique n'ont pas dû être faciles non plus ?

LA MINISTRE - C'est le moins que l'on puisse dire ! Ce milieu est sans concession. Mais avec de la volonté et de l'ambition, je n'ai pas peur de le dire, on y arrive ! Parce que de nos jours, être ambitieux c'est presque un sacrilège. Moi, c'est mon moteur ! Cela dit, le plus dur c'est de durer.

TRISTAN - Vous faites tout pour avec maestria. Je suis convaincu que votre projet de loi (*Regardant Clarisse.*) ne fera qu'asseoir vos orientations, qui pour moi, vont dans le bon sens. (*Il entraîne la ministre dans le jardin.*)

LA MINISTRE - Je vois que vous vous tenez informé, comme votre père. Il était toujours au courant de tout.

TRISTAN (*en sortant*) - C'est une marque de fabrique.

CLARISSE - Paul, si tu as entendu ce que j'ai entendu, et vu ce que j'ai vu, tu dois te retourner dans ta tombe ! Enfin, dans... tu vois ce que je veux dire. Tu peux être fier de lui. (*Regardant dans la direction de Tristan et du ministre. Arrive Valentin dans son dos, un plateau à la main.*) Mon

fil, mon fil ! Il m'épate, il m'épate, il m'épate ! (*Regardant la photo de Paul.*) Et toi qui pensais qu'il n'était bon à rien.

VALENTIN - Paul n'a jamais fait d'erreur de jugement, sauf sur toi.

CLARISSE - Arrête de me tutoyer !

VALENTIN (*se dirigeant vers la cuisine sans regarder Clarisse*) - Je vais refaire le plein.

CLARISSE (*retenant Valentin par le bras*) - Pas si vite ! (*En désignant le Modigliani.*) Combien ?

VALENTIN - Je ne peux pas faire attendre les invités.

CLARISSE - Mais si, mais si ! Et je te conseille de ne pas tourner autour du pot !

VALENTIN (*froid*) - Tu me touches. Tu me menaces. Je révèle illico ton passé à toute la bonne société ! Ça tombe bien, elle est à côté au grand complet !

CLARISSE - Tu fais ça. T'es mort !

VALENTIN - T'es trop lâche pour me tuer !

CLARISSE - Je pourrais te surprendre !

VALENTIN (*la poussant pour aller à la cuisine*) - C'est ça !...

CLARISSE (*entrant dans une colère froide*) - Petit con ! (*Elle attrape Valentin par le col.*) Ce n'est pas parce que tu connais mon passé que je vais m'écraser devant toi !

VALENTIN - Je n'en demande pas tant ! C'est moi qui t'écraserai, si tu continues à me menacer ! (*Voulant écarter Clarisse.*)

CLARISSE (*résistant à la poussée de Valentin, sur un ton dont ne transpire que de la haine*) - Je ne te supporte plus ! Ça fait trop longtemps que tu rôdes autour de ma vie, Valentin ! Je ne supporte plus ton tutoiement, ton arrogance, ton insolence ! Je ne supporte plus tes sous-entendus, tes non-dits, ton silence ! Je ne supporte plus ta voix, ton regard, ton physique ! Je ne supporte plus ta présence, ton odeur, parce qu'en plus, tu pue ! Tu pue le moisi, le ranci... Le vice ! Oui c'est ça, le vice. T'es qu'une boule de vices !

VALENTIN (*froid, droit dans les yeux de Clarisse*) - Une boule de vices ! C'est curieux d'entendre ce mot dans ta bouche ! C'est même culotté. Enfin culotté... Pour quelqu'un qui a passé la moitié de sa vie les fesses à l'air ! C'est rigolo, non ? Dégage ! Toi aussi tu pue. Tu pue le trottoir !

CLARISSE - Je n'ai jamais fait le trottoir !

VALENTIN - J'oubliais ! Madame a sa fierté. Le mélange des genres, c'est pas pour madame ! Call girl à batifoler de palace en palace, c'est pas la même chose que de tapiner rue Saint Denis ! Madame était une pute de luxe ! Pas une pute au rabais ! Jamais de promotion ! Pas même pour la fête des pères ! Tu niques. Tu banques ! D'ailleurs, madame n'avait-elle pas la réputation d'être un excellent placement ?...

CLARISSE (*glaciale*) - T'es mort !

VALENTIN - Oh comme j'ai peur ! (*Il s'arrête, se retourne vers Clarisse, renifle.*) Y'a comme une odeur ? Une odeur de morue, non ?

CLARISSE (*retirant une chaussure et l'envoyant sur Valentin qu'elle rate*) - FOUS LE CAMP !

VALENTIN - Raté ! (*Il entre dans la cuisine.*)

CLARISSE - Il se pourrait que tu aies de la compagnie Paul !

VALENTIN (*entrouvrant la porte de la cuisine*) - Le lancé de talon aiguille est terminé ?

CLARISSE - Pour l'instant ! (*Montrant son autre chaussure.*) J'ai encore des munitions. (*Valentin entre avec précaution.*) Dis-moi, tu n'aurais pas dans l'idée de me faire chanter ?

VALENTIN - Même pas.

ISABELLE (*arrivant du salon*) - Maman ?

CLARISSE - Oui ma chérie.

ISABELLE - Il faut que je te parle. (*Elle s'arrête près de Valentin, prend un petit four.*) Ils sont délicieux vos petits fours, Valentin. (*Elle l'embrasse.*)

VALENTIN (*surpris et attendri*) - Mademoiselle est trop gentille. (*En partant.*) S'ils pouvaient faire le même effet sur la « belette » du président du Conseil.

ISABELLE/CLARISSE - Valentin ! (*Valentin quitte la scène goguenard.*)

ISABELLE - Quel coureur !

CLARISSE - Tout est relatif. Dans la course aux jupons, Valentin est un mélange de sprinter et de marathonien. Trop rapide ou trop long, mais dans les deux cas, aucune « belette » n'a attendu qu'il franchisse la ligne d'arrivée. Si un jour il attrape une femme, c'est qu'elle sera cul de jatte !

VALENTIN (*arrivant avec un plateau vide à la main*) - Ou call-girl !

ISABELLE – Valentin ! (*Valentin jette un regard à Clarisse et va dans la cuisine.*) Tu l'as vexé.

CLARISSE - Penses-tu ! Je ne sais pas comment il fait pour tout entendre ? À croire qu'il a une oreille collée à chaque porte !

VALENTIN (*revenant avec un plateau garni*) - C'est le métier !

ISABELLE (*piquant un petit four sur le plateau*) - Il faudra me donner votre truc, ça peut servir. Mmm... délicieux ! Pour les petits fours aussi, il faudra me donner votre truc.

VALENTIN (*sur le ton de la plaisanterie*) - Ça va vous coûter cher.

ISABELLE - Valentin, j'ai dit donner.

VALENTIN - Evidemment ! (*Il quitte la scène.*)

ISABELLE - Il est craquant. (*Devant l'air septique de sa mère.*) Tu ne trouves pas ?

CLARISSE - Si, si... Il peut faire craquer.

ISABELLE - Et bien moi j'ai craqué !

CLARISSE - Je te demande pardon ?

ISABELLE - Il n'osera jamais te le dire et moi je suis trop heureuse pour ne pas te faire partager mon bonheur !

CLARISSE (*à elle-même*) - Mon Dieu, si vous existez, épargnez-moi ça !

ISABELLE - Je sais que ce n'est pas forcément le jour, mais d'un autre côté, ce bonheur me fait tenir le coup et je crois qu'il aurait fait plaisir à papa... Tu dois bien avoir une petite idée ?

CLARISSE - Je n'ose pas... Il est plus âgé que toi ?

ISABELLE - Oui.

CLARISSE - Aïe ! Il... Il n'est pas à notre service ?

ISABELLE - Je le savais que tu le savais !

CLARISSE - Je ne peux pas le croire !

ISABELLE - Tu es heureuse à ce point ?

CLARISSE - C'est peu de le dire... Il a bien caché son jeu, le marathonnier !

ISABELLE - C'est vrai, Valentin...

CLARISSE - VALENTIN ! VA-LEN-TIN !

ISABELLE - Ben quoi Valentin ?

CLARISSE - Valentin... (*Ne voulant toujours pas croire ce qu'elle pense.*) Valentin... J'ai cru le voir, c'est pour ça. Je le vois un peu partout en ce moment.

VALENTIN - Vous m'avez appelé ?

CLARISSE - Qu'est-ce que je disais ! Non, non...

VALENTIN - Ah ! (*Il retourne au salon.*)

CLARISSE - Tu disais ?

ISABELLE - Que Valentin et Luc avaient quelques points communs.

CLARISSE - Luc... Luc ! Mais oui, Luc ! C'est donc Luc ?

ISABELLE - Evidemment que c'est Luc ! Qui veux-tu que ce soit d'autre ?

CLARISSE - Mais personne. Ça fait longtemps que ?...

ISABELLE - Suffisamment pour être convaincue qu'il est l'homme de ma vie.

CLARISSE - C'est magnifique !

ISABELLE - Il ne le sait pas encore.

CLARISSE - Que tu es venue m'en parler ?

ISABELLE - Qu'il est l'homme de ma vie.

CLARISSE (*à elle-même*) - Il y a des journées comme ça. (*À Isabelle.*) Tu ne le lui as pas dit ?

ISABELLE - Non... Mais je le lui ai montré. Il doit s'en douter.

CLARISSE (*contenant son étonnement*) - Ma petite fille ! Avec les hommes, il est souvent nécessaire de mettre des légendes sous les images.

ISABELLE - Tu crois ? Parce que là tout de même, s'il n'a pas compris...

CLARISSE - Fais-moi confiance.

ISABELLE - Je te remercie du conseil. Tu es contente ?

CLARISSE - Ravie ! Tu m'apportes un rayon de soleil dans cette lugubre journée.

ISABELLE (*embrassant sa mère*) - Je vais le retrouver. Il me manque déjà. (*Elle part.*)

CLARISSE - Elle a une façon d'annoncer les choses. (*Se dirigeant vers la cuisine.*) Paul, il faut que je te parle. (*Revient avec l'aspirateur, s'assoit, l'aspirateur devant elle.*) L'heure est grave ! Il se passe des trucs aujourd'hui ! Tu as dû faire dix fois le tour du sac. À moins que ce soit toi qui manigance tout ? Tu en serais bien capable... Oui, c'est toi... (*Elle s'assoit par terre près de l'aspirateur en position : « bras dessus, bras dessous ». Sur le ton de la confiance.*) Bon d'accord, on ne se parlait plus trop, mais je ne t'ai jamais fait chanter... Tout juste chantonné. Ce n'est pas une raison pour te venger comme ça ! Allez, je suis bonne joueuse. Je suis prête à tout oublier, si tu me souffles la valeur du Modigliani... et si tu me dis où se trouve l'original. Je ne t'en demande pas beaucoup. Je n'entends rien. Tu n'es pas sympa Paul ! De là où tu es, il ne va pas te servir à grand-chose. Et Luc ? Ce n'est tout de même pas toi qui... Faut te calmer ! Depuis que tu es parti, tu bosses trois fois plus ! (*Valentin arrive un plateau vide à la main.*)

VALENTIN - Les petits fours défilent à une cadence ! Ils ne les mangent pas, ils les aspirent ! (*Voyant Clarisse.*) Tu... Pardon ! Vous avez un problème ?

CLARISSE - Aucun ! J'ai un petit tête-à-tête avec Paul.

VALENTIN - Bien sûr... Certains convives vous cherchent.

CLARISSE (*se levant*) - Je vais y retourner. Tu pourras remettre Paul au placard ?

VALENTIN (*s'approchant de l'aspirateur, quelque peu étonné*) - Paul ? Bien sûre. (*Prenant l'aspirateur d'une façon hésitante.*) Aller Paul, on retourne au placard, et il ne faudra pas en ressortir !

CLARISSE - Ne le gronde pas. C'est moi qui l'ai sorti.

VALENTIN – Dans ce cas-là... (*Jette un œil sur Clarisse qui ne le regarde pas.*) Il y a un psy parmi les invités, je vais lui parler. (*Quittant la scène par la cuisine.*) Viens Paul...

TRISTAN (*revenant du jardin avec la ministre*) - C'est très intéressant tout ça, Chantal.

CLARISSE (*surprise d'entendre Tristan appeler la ministre par son prénom*) - La ballade fut bonne ?

LA MINISTRE – Délicieuse ! Vous avez un fils charmant ! Paul l'a remarquablement formé.

CLARISSE - J'étais persuadée que vous alliez vous entendre. Prête à vous rejeter dans l'arène ?

LA MINISTRE - Prête ! Ce sympathique bol d'air m'a fait le plus grand bien. (*Se retournant vers Tristan.*) A très bientôt Tristan. Et réfléchissez bien à ce que je vous ai demandé.

TRISTAN - Je ne pense qu'à ça !

LA MINISTRE - Venez chère amie. (*Clarisse rejoint la ministre, mais boîte n'ayant qu'une chaussure.*) Ah ?

CLARISSE - Ce n'est rien ! Elle est là-bas. (*Elle va chercher sa chaussure.*)

VALENTIN (*arrive à ce moment un plateau de petits fours*) - Ne bougez pas, je vais vous la ramasser. (*À Clarisse qui est près de lui.*) Alors comme ça, madame est à côté de ses pompes ?

CLARISSE - Fais bien gaffe au prochain lancé ! (*Au ministre.*) Voilà ! J'adore me balader les pieds à l'air !

VALENTIN (*entre haut et bas*) - Les pieds ?

CLARISSE (*jetant un regard noir à Valentin*) - Ça me détend !

LA MINISTRE - Je fais la même chose chez moi. Après vous...

CLARISSE – Je vous remercie. (*Elles quittent la scène suivies de Valentin qui singe la démarche de Clarisse.*)

TRISTAN (*il se frotte les mains de satisfaction, s'approche du portrait de son père*) - Je t'en bouche un coin ! Dans la poche la ministre ! Et premier ministre en puissance ! Je l'ai bien compris quand je lui ai dit que Matignon lui irait bien ! Son œil a pétillé ! D'ici à ce que je sois son directeur de cabinet y'a qu'un pas. Tu vas regretter de m'avoir mis sur la touche !

LUC (*arrive avec empressement*) - Ah, Tristan ! Je sais que ce n'est pas vraiment le moment, mais là, il y a urgence, il faut que l'on parle !

TRISTAN - Ça tombe bien, j'ai un petit conseil à te demander. Je crois que tu vas être fier de moi.

LUC (*intrigué*) - Ça commence mal.

TRISTAN - Tu dis ?

LUC – Ce n'est pas banal... Je t'écoute.

TRISTAN - La C.S.G ça te dit ?

LUC - Un peu que ça me dit ! Une merveille d'escroquerie ! Un enfumage de premier ordre ! Un tour de magie dont seuls les politiques ont le secret ! Payer des impôts sur des revenus que tu n'as pas touchés. Moi je dis « monsieur », au magicien qui nous a pondu ça ! Sinon, ta question était ?

TRISTAN - Si on la baissait ?

LUC - Tu as souvent des idées comme ça ?

TRISTAN (*fier*) - Chantal m'a demandé de réfléchir sur un projet de loi sur la baisse de la C.S.G.

LUC - C'est parce qu'elle est aux abois ! (*Réalisant.*) Elle t'a demandé de réfléchir ?

TRISTAN - Sur ce projet de loi.

LUC - Elle est vraiment aux abois !

TRISTAN - Tu ne devrais pas écouter les rumeurs. Chantal m'a affirmé...

LUC - Mais mon pauvre Tristan ! Un politique, même quand il perd une élection, arrive à faire croire qu'il l'a gagnée ! Un projet de la loi sur la baisse de la C.S.G ! N'importe quoi ! Rien ne l'arrête la Chantal ! Crois-moi, si tu la suis, tu vas dans le mur. Un petit conseil, c'est Bernard qu'il « faut marquer à la culotte. »

TRISTAN - Bernard ? Pourquoi Bernard ?

LUC - Parce que son père rentrera certainement dans le prochain gouvernement. Et Bernard étant son suppléant, il deviendra notre député.

TRISTAN - Toi t'es en contact avec Madame Soleil !

LUC - Les R.G simplement.

TRISTAN - Encore un institut de sondages ! Ils pourront dire ce qu'ils veulent. Moi, j'ai confiance en Chantal, et elle en moi.

LUC (*à lui-même*) – Entre toquards.

TRISTAN – Tu en feras une tête quand elle sera à Matignon, et que j'y aurai mes entrées ! Pour l'entreprise, ce sera tout bénéf !

LUC - Mais tu es devenu ambitieux !

TRISTAN – C'est mon moteur !

LUC – Fais bien attention qu'il ne soit pas à explosion !

TRISTAN - T'es comme papa, tu me prends pour un toquard ! Vous vous plantez tous ! Bientôt vous viendrez tous me cirer les pompes !

LUC (*regarde les chaussures de Tristan*) - Tu n'y serais pas un peu à l'étroit ?

TRISTAN - Ben... Ce sont celles de papa. Des pompes funèbres... (*Content de son jeu de mots, mais Luc n'esquisse pas le moindre sourire, pas à l'aise.*) Je... Je pensais pouvoir les mettre mais on n'a pas la même pointure.

LUC (*comme une évidence*) - Ça...

TRISTAN - En revanche son costume est un peu trop large.

LUC (*dépité*) - C'est ta connerie qu'est trop large ! Tu auras beau tout essayer, même sur le toit du monde, tu ne seras jamais à sa hauteur ! (*En partant.*) Tu me dégoûtes !

TRISTAN (*moqueur*) - « Tu me dégoûtes ! » Alors comme ça, monsieur fait sa chochette !

LUC (*s'arrête, se retourne, marche doucement vers Tristan*) - Tristan ?

TRISTAN - Oui.

LUC - Pour la C.S.G.

TRISTAN - Oui ?

LUC - Je sais ce qu'il faut faire.

TRISTAN – Ah, je savais que tu reviendrais à la raison.

LUC (*envoie une beigne à Tristan qui s'affale*) - Un grand coup dans sa gueule ! Désolé Tristan, fallait pas chercher la chochette ! (*Il se retourne pour s'en aller. Arrive du jardin, en boitant, un homme tout de noir vêtu, avec des lunettes de soleil et un chapeau de feutre.*)

SERGIO (*il s'exprime avec un accent italien*) - S'il vous plaît ?

LUC (*sans se retourner*) - Ah ! On vouvoie la chochette maintenant ?

SERGIO (*en italien*) - Scusi ?

LUC (*intrigué, se retourne, reste un instant sans rien dire*) - Monsieur ?

SERGIO - Buon giorno. Je suis Sergio Miglioretti, un ami de Clarisse Vergeat. Je peux la voir ?

LUC - C'est à dire que là, vous tombez mal... Vous n'êtes pas au courant ?

SERGIO - Non ?

LUC - Aïe ! Comment vous dire ? Voilà, Madame Vergeat a enterré son mari aujourd'hui !

SERGIO (*se signant à plusieurs reprises*) - Mamma mia ! (*Entrant, enjambant Tristan sans y prendre garde.*) Paul est mort ?

LUC - Et déjà en cendres ! (*À lui-même.*) Ce n'était pas le genre à perdre du temps.

SERGIO (*gêné*) - Je repasserai plus tard.

LUC - Mais non, mais non ! Je suis certain que Clarisse sera ravie de vous revoir. Un jour comme aujourd'hui, les bons amis ne sont pas de trop. Je vais la chercher.

SERGIO (*désignant Tristan*) - Qui est-ce ?

LUC - Son fils. Il s'est pris les pieds dans la C.S.G... (*Le tirant vers la cuisine.*) Je vais le ranger. (*Lâchant Tristan.*) C'est qu'il est lourd l'bestiaux ! (*Tapotant sur les joues de Tristan, sans ménagement.*) Tristan ! Faudrait te réveiller mon grand !

TRISTAN - Hein ! Quoi ? Comment ?

LUC - Tu as fait une mauvaise chute. Tu devrais aller te reposer.

TRISTAN - J'ai la mâchoire en compote.

LUC - Tu ne t'es pas loupé ! (*L'aidant.*) Fais un petit effort.

TRISTAN - J'ai un peu de mal...

LUC (*à Sergio*) - Vous pouvez m'aider ?

SERGIO – Certo !

LUC – Je vous remercie.

TRISTAN - C'est qui ?

LUC (*en levant Tristan*) - Un ami de ta mère.

SERGIO – Signore...

TRISTAN – Enchanté. (*À Luc.*) Qu'est-ce qu'il dit ?

LUC – « Monsieur », en italien. Monsieur est italien.

TRISTAN – Hein ?...

LUC – Laisse tomber. (*À Sergio.*) Je vais l'accompagner dans sa chambre, et prévenir Clarisse.

SERGIO – Gracie.

TRISTAN (*à Luc*) - Il est bizarre. (*S'arrêtant*) Dis-moi, j'y pense, il y a le ministre de l'éducation nationale, qui réfléchit sur une définition un peu plus « technique » des outils de travail des profs.

LUC- Oh là ! Mais je croyais que tu travaillais pour la ministre des finances ?

TRISTAN – Oui. Enfin là, j'anticipe. Depuis qu'il m'a tenu le crachoir au buffet, on est devenu intime. Je préfère prévoir. Gouverner c'est prévoir. Alors j'ai pensé à une définition dans le domaine de l'éducation physique. Un prof pourrait appeler un ballon, non pas un ballon, ce qui est ridicule et pas très clair, mais « un référentiel bondissant.» C'est très conceptuel. Ça tombe sous le sens, et le prof véhicule une image de lui beaucoup plus technique, beaucoup plus professionnelle, beaucoup plus respectable. Même pour le ballon, c'est plus valorisant.

LUC - Il faut vraiment que tu ailles te reposer.

TRISTAN - Tu crois ?

LUC – Certain.

TRISTAN - Tu as raison. Je suis surmené. Depuis cinq minutes je n'arrête pas.

LUC - Oh là ! A ce rythme, tu as raison de te ménager.

TRISTAN - C'est que moi, quand je suis parti, je suis parti...

LUC (*se dirigeant vers la sortie*) – On ne sait pas trop quand t'arrive, mais...

TRISTAN - Et mon « référentiel bondissant » qu'en penses-tu ?

LUC (*quittant la scène*) - Que du bien.

VALENTIN (*entre sans voir Sergio*) - Les rapaces ! Ils n'ont rien laissé ! (*Passe devant Sergio.*)
Monsieur... (*Puis s'arrête net, il est stupéfait.*) Sergio ?

SERGIO (*se retournant*) - Si, Signore Valentine !

VALENTIN (*change pas d'attitude*) - Tu n'as pas mis longtemps pour la retrouver.

SERGIO - Pour vous retrouver ! Enfin, y'en a un de moins.

VALENTIN - C'est quoi tes projets ?

SERGIO - Je voulais buter Paul. Dommage, je n'aurai pas à le faire. Il ne me reste plus qu'à faire payer Clarisse, et toi !

VALENTIN (*se décomposant marchant vers le bord de la scène*) - Et moi ?

SERGIO (*silence, s'approchant de Valentin, il lui met sous les yeux une balle accrochée à une chaîne autour de son cou*) - Tu vois cette balle ? C'est celle que tu m'as logée dans la cuisse.

VALENTIN - C'était de la légitime défense.

SERGIO - Faut pas confondre légitime défense et couvrir la fuite de son patron. Je ne te menaçais pas ! Tu ne peux pas savoir comme c'est pénible de boiter, à vie. (*Silence, observant Valentin qui ne bronche pas.*) Tu comptes prendre racine ?

VALENTIN - Non.

SERGIO - Et bien va retrouver tes éponges et tes torchons ! J'attends un vieux souvenir, pour solder mes comptes ! Et pas un mot ! Sinon... (*Il sort un pistolet et le tapote sur la cuisse de Valentin.*)

VALENTIN - Entendu... (*Il part en boitant.*)

SERGIO - Tu as raison de t'entraîner ! (*Valentin entre dans la cuisine. Sergio retourne près du tableau. Arrivent Clarisse avec Judith qu'elle reconforte. Elles n'ont pas vu Sergio.*)

CLARISSE - Vous allez rentrer chez vous et prendre votre journée demain.

JUDITH - Vous allez avoir besoin de moi, madame.

CLARISSE - Ne vous en faites pas. (*Accompagnant Judith à la porte-fenêtre.*) Rentrez bien, et surtout reposez-vous.

JUDITH - Merci madame. (*Elle part.*)

CLARISSE - Quelle journée ! Avec tout ça je n'ai pas vu Madeleine. Mais cette chère Chantal est à point ! (*Levant les yeux au ciel.*) Paul...

SERGIO - Signora Vergeat ?

CLARISSE (*silence, visiblement intriguée*) - Sergio ?

SERGIO - Buon giorno, bellissima !

CLARISSE (*restant figée, regardant droit devant elle, sur un ton calme*) - Tu n'as pas perdu de temps.

SERGIO - J'en ai pas mal à rattraper ! (*S'approchant de Clarisse, posant ses mains sur ses épaules.*) Tu m'as manqué... (*Clarisse se dégage et va en avant-scène à gauche.*) Tu ne m'échapperas plus ! (*Se déplace en avant-scène à droite.*) Tu ne veux pas me regarder ?

CLARISSE - Tu boites ?

SERGIO - Grâce à Valentine !

CLARISSE - Tu ne dois plus courir aussi vite.

SERGIO (*restant toujours face public, il sort son arme et vise Clarisse*) - Et toi moins vite que ça ! Alors ?

CLARISSE - Alors, quoi ?

SERGIO - Tu ne veux toujours pas me regarder ?

CLARISSE - Ta voix a changé.

SERGIO - Beaucoup de choses ont changé. Sauf ta dette...

CLARISSE - Il y a prescription.

SERGIO - Ttt ! (*Il se tourne face à Clarisse.*) Alors ?

CLARISSE (*respirant un grand coup, s'approchant de Sergio*) - Qu'est-ce que tu veux ?

SERGIO - Que tu payes ! Tu es riche. Tu as une dette. Tu dois payer !

CLARISSE - Ça ne te gêne pas de venir me racketter le jour de l'enterrement de Paul !

SERGIO - Malheureuse coïncidence ! Mais pour moi, le temps c'est de l'argent et de la liberté. Je vais être bref. Tu as enterré Paul aujourd'hui, je te propose d'enterrer aussi ton passé, et tu ne me verras plus.

CLARISSE - Et elle s'élève à combien la sépulture ?

SERGIO - Au Modigliani !

CLARISSE (*faussement effondrée*) - Oh non ! Pas...

SERGIO - Si !

CLARISSE (*faisant obstacle à Sergio*) - Il faudra que tu me passes dessus !

SERGIO - J'ai déjà donné ! (*En la poussant.*) Dégage !

LUC - Ah, Clarisse ! Je te cherchais, il y a ton a... (*Voyant Sergio.*) Ah ben...

CLARISSE (*prenant Sergio par le bras*) - La magie de l'amitié ! Tu ne t'y attends pas et pof ! Qui voilà sortant de l'ombre ? Un vieil ami que tu n'as pas vu depuis près de vingt ans, et qui tout de suite trouve les mots pour te reconforter. N'est-ce pas ?

SERGIO - Si, si...

CLARISSE - Valentin !

VALENTIN (*arrivant de la cuisine*) - Madame ? (*Très étonné de voir Clarisse au bras de Sergio.*)

CLARISSE - La chambre d'amis est faite ?

VALENTIN - Oui madame.

SERGIO - Je ne veux pas...

CLARISSE - Mais si, mais si ! Je t'ai sous la main je te garde ! Valentin, emmenez monsieur Miglioretti dans ses appartements.

LUC – Sergio Miglioretti ! (*À Clarisse.*) C'est classe !

SERGIO (*qui a entendu avec fierté*) - C'est Italiano ! Je vous suis Valentino !

VALENTIN - Valentin ! C'est aussi classe, ça sonne bien et c'est pas italiano ! C'est par là !

SERGIO – Gracie. (*Ils quittent la scène.*)

LUC - Ça doit être un tombeur, ce mec-là !

CLARISSE - Tu voulais me parler ?

LUC – Oui. Comment dire ? Ça concerne la société. Il y a un événement énorme qui s'est produit !

CLARISSE - Rien de grave ?

LUC - Non, non. En fait il va y avoir du nouveau. Enfin, un nouvel investisseur...

CLARISSE - Et ?

LUC - Et celui qui arrive... (*Arrive Madeleine.*) Ah ! Vous tombez bien, on parlait de vous.

CLARISSE - Tu vouvoies Madeleine ?

MADELEINE - Jolie maman a raison, il faut continuer à me tutoyer.

LUC - Très bien. Je disais donc à jolie... Enfin, on parlait de toi.

CLARISSE - Quand ?

LUC - Quand Madeleine est entrée.

CLARISSE - On parlait d'investisseur.

LUC - Ben... Justement...

CLARISSE - Justement quoi ?

LUC (*cherchant ses mots*) - Et bien... Comment dire ?

MADELEINE (*sûre d'elle*) - Ne vous en faites pas Luc, je vais tout expliquer à jolie maman.

LUC - Ce sera plus simple.

MADELEINE - Voulez-vous vous asseoir ?

CLARISSE (*surprise*) - Non, je vous remercie.

LUC - Tu devrais.

CLARISSE (*jetant un regard étonné à Luc*) - Non, non je vous assure, malgré mon grand âge, je tiens encore très bien la position verticale. Je vous écoute Madeleine.

MADELEINE - Je vais investir dans la société de joli papa, jolie maman.

CLARISSE - Je vous demande pardon ? (*Elle s'assoit.*)

MADELEINE - Vous allez rire, c'est le jour de l'enterrement de joli papa que j'apprends que j'ai gagné au loto !

CLARISSE - Tiens donc !

MADELEINE - Incroyable non ! La société a besoin d'un second investisseur pour consolider sa trésorerie et quelque part, compenser l'énorme déficit que représente la disparition de joli papa. Je n'ai pas hésité une seconde.

CLARISSE - Vous avez fumé des champignons hallucinogènes ?

MADELEINE - Même pas ! Désormais, je vais pouvoir appliquer tout ce qu'il m'a enseigné !

CLARISSE - Parce qu'il vous a appris autre chose que la mycologie ?

MADELEINE - Vous allez rire...

CLARISSE - Je pouffe déjà !

MADELEINE - Lors de nos cueillettes il me parlait souvent de ses activités. Il me faisait part de ses soucis. Il aimait à m'en parler parce que je gardais tout pour moi.

CLARISSE - Lors de vos cueillettes ! Vous connaissiez donc ses coins ?

MADELEINE - Depuis toujours. Et c'est probablement parce que je les ai gardés secret, qu'il me faisait confiance et qu'une réelle connivence s'était instaurée entre nous. Il lui arrivait de me demander mon avis. Souvent, il s'avérait juste. Si bien qu'au fil du temps, je suis devenue sa conseillère occulte. C'est parce que je lui ai prouvé l'avantage qu'il avait à vous donner l'apparence de vous céder, qu'il a accepté de créer un poste sur mesure pour Tristan. Etant donné ma position, il ne pouvait pas m'embaucher, et c'était très bien ainsi. Je gardais ma liberté, et en payant Tristan, il avait un peu l'impression de me rémunérer. C'est amusant, non ?

CLARISSE - Tordant...

LUC - Et Paul l'a rudement bien formée. Madeleine connaît les dossiers, les rouages de la société comme sa poche ! Tu l'aurais vue avec les politiques. Elle nage au milieu d'eux comme un poisson dans l'eau.

CLARISSE - Comme un requin, oui...

MADELEINE - Ça reste un poisson.

LUC (*n'ayant pas prêté attention à l'échange entre Clarisse et Madeleine*) - Et en deux temps, trois mouvements elle a convaincu l'actionnaire du bienfondé de son entrée au capital ! Ce n'est pas une bonne nouvelle, ça ?

CLARISSE - Ah ça, pour une bonne nouvelle, c'est une bonne nouvelle ! Ce doit être la journée qui veut ça. Et... Vous, vous avez encore le ticket du loto ?

MADELEINE – En lieu sûr.

CLARISSE - La confiance règne.

MADELEINE - Jamais en affaires !

LUC - Du Paul tout craché !

CLARISSE - Tristan est au courant ?

MADELEINE - Jamais des affaires.

LUC – Du Paul tout craché !

CLARISSE - Il peut y avoir une exception.

MADELEINE - Elle est prévue. J'y vais de ce pas.

CLARISSE - Il est peut-être préférable que...

MADELEINE (*d'autorité*) - Non jolie maman ! Vous venez Luc ?

LUC - J'arrive Madeleine, j'arrive ! (*Ils quittent la scène.*)

CLARISSE (*se levant, imitant grossièrement Luc*) - J'arrive Madeleine, j'arrive ! Moi aussi je vais arriver, et elle ne va pas être déçue ! (*Arrive Valentin.*)

VALENTIN - Tu n'auras pas porté le deuil longtemps ! Veuve, mais pas trop...

CLARISSE (*s'approchant de Valentin, ils sont nez à nez*) - Je crois t'avoir déjà dit de ne pas me tutoyer !

VALENTIN - Je...

CLARISSE - La ferme ! Je préfère avoir le loup dans la bergerie. Au moins, il est sous contrôle.

VALENTIN (*insistant sur le « tu »*) - Tu ne vas pas t'en sortir comme ça !

CLARISSE - Ne me provoque pas ! Tu pourrais le regretter !

VALENTIN (*lui mettant une lettre sous le nez*) - Tu ne me fais pas peur ! Je te tiens ! Tu vois cette lettre ? Elle va aller tout droit chez mon avocat. Et tu sais ce qu'elle raconte ?

CLARISSE - Je m'en fous !

VALENTIN - Tu vas vite changer d'avis ! (*Il se dégage de Clarisse, se met face public.*) Elle révèle ton passé. Le machiavélisme de ta mise en scène pour épouser Paul et échapper à ton maq ! Non, sans me mettre en avant, l'héroïsme dont j'ai fait preuve dans cette histoire !

CLARISSE - Je démentirai tout en bloc !

VALENTIN (*ne tenant pas compte de la remarque de Clarisse*) – La presse à scandale va adorer ! J'ai même imaginé un titre : « Le passé de Clarisse Vergeat, ou l'ascension sociale d'une tapineuse de boudoirs ! » Je trouvais que call-girl, ça faisait vulgaire.

CLARISSE - Personne ne te croira !

VALENTIN - Tu oublies que le loup est dans la bergerie ! A lui seul, c'est une bombe de preuves irréfutables !

CLARISSE - Parce que tu crois qu'il ira cautionner ton torchon, au risque de retourner en prison ?

VALENTIN - Il n'a plus grand chose à perdre !

CLARISSE - Je n'en suis pas si certaine ! On ne s'évade pas après plus de vingt de taule sans avoir une idée précise en tête, ou alors ça n'a pas de sens.

VALENTIN - Beaucoup plus que tu ne le penses.

CLARISSE - Tiens donc ! Après le journalisme de caniveau, monsieur fait dans la psychologie de bas étage. Alors, c'est quoi la théorie du grand criminologue de série B, hein ? Pourquoi il s'est fait la belle le maquereau boiteux ?

VALENTIN - Parce que les dernières années sont interminables ! L'atmosphère de la cellule devient irrespirable ! Les minutes paraissent des heures ! Et ressurgissent la rancœur et la vengeance ! Les vengeances de taulard sont terribles ! Elles les rendent irascibles, dingues ! Ils sont capables de prendre des risques inconsidérés ! Crever au mitard sans pouvoir se venger, devient une obsession, une phobie, un cauchemar ! On n'y peut rien c'est comme ça ! Quitte à aller en enfer, autant y aller en paix !

CLARISSE (*silence*) - Ton prix !

VALENTIN - Quel prix ?

CLARISSE - Comme tous les escrocs, je suppose que tu veux me faire chanter ? Alors, combien pour que tu détruises ton torchon ?

VALENTIN - Ma liberté n'a pas de prix ! Avec ça, je tiens le loup et la lionne !

CLARISSE (*sortant en contenant sa haine*) - Je vais aller cueillir deux trois champignons, ça va me calmer !

VALENTIN - Il y a ceux de Madeleine... Avec tout ça, j'ai oublié de lui demander quoi faire pour le dîner ?

SERGIO (*à l'extrême droite de la scène*) - Des trompettes de la mort. J'adore ça !

VALENTIN (*sursautant*) - Oh putain, tu m'as fait peur !

SERGIO - J'espère bien.

VALENTIN - Bon, ben faux que j'y aille. Si tu la cherches, Clarisse est aux champignons.

SERGIO - Je l'ai retrouvée, ça me suffit !

RIDEAU

ACTE III

Madeleine arrive sur scène, téléphone portable à l'oreille, elle finit une conversation. Elle est sûre d'elle. Arrive Tristan impatient de lui parler. Le Modigliani n'est plus au mur.

MADELEINE - Mais oui très cher... Ce sera avec plaisir, laissez-moi juste le temps d'investir... Comme vous êtes aimable... Au revoir monsieur le Ministre. *(Elle raccroche.)*

TRISTAN - Je peux te parler ?

MADELEINE - Encore ?

TRISTAN - Il y a un malentendu...

MADELEINE - Ça, pour un malentendu, il y a un malentendu.

TRISTAN - Je t'aime, tu sais !

MADELEINE - Mais je n'en doute pas ! Si m'aimer consiste à me sortir, parce qu'il est de bon ton, de montrer sa femme, tu m'aimes. Si m'aimer consiste à me demander de border ton confort sans que tu tiennes compte du mien, tu m'aimes. Si m'aimer consiste à me faire l'amour pour assouvir ta libido, oui, tu m'aimes ! Tu m'aimes Tristan, comme il t'arrange de m'aimer !

Vous disposez de 75% du texte. N'hésitez pas à me contacter pour que



je vous adresse l'intégralité de la pièce, via la page

<https://www.facebook.com/pages/Veuve-mais-pas-trop/938971909459608?fref=ts>

Ou mail hderosamel@hotmail.fr

Merci.

Hugues de Rosamel